



# Nouvelles de la Fraternité

Lettre de la Fraternité Saint-Vincent-Ferrier – Printemps - Été 2001

## LA LAIDEUR ET LA GRACE ou Péguy dans le métro

Assez fréquemment, l'apostolat me conduit à promener notre habit moyenâgeux dans les profondeurs de la mégapole moderne. Le métro est toujours pour moi un lieu de méditation. Le Rimbaud de mon adolescence m'y redit : "La vraie vie est ailleurs". Et une autre voix lui répond : "Car la grâce est absente". Oui, la grâce, dans tous les sens du mot, où est-elle, lorsque la beauté se cache ?

Lorsque les vêtements ne traduisent plus l'élégance de la nature, la diversité des sexes, le respect dû à l'autre. Lorsque les hommes ne se lèvent plus pour céder la place aux femmes. Lorsque le charme de l'enfance et la grâce de la jeunesse sont enfouis sous la vulgarité. Lorsque tout est utile et utilitaire. Lorsque les gens, agressés par les publicités, isolés par un casque de walkman, se ruent vers de pressantes vanités. Lorsque le mendiant n'est plus pour personne le Christ, ni même le clochard débonnaire de mon enfance, mais un raté de la société à deux vitesses. Lorsque la violence avilit les caractères et que l'agressivité remplace la courtoisie. Lorsque les regards n'osent plus rien se dire, parce que les cœurs sont vides ou inaccessibles. Ne suffit-il pas d'un sourire, seulement pour faire plaisir, et l'étonnement se lit dans les yeux ?

C'est vraiment curieux, me disais-je. Les Lumières ont évacué toute idée de chute originelle, mais les humains "libérés" sont tristes et leurs villes sont laides. "La grâce est absente" des méthodes éducatives, des cours d'histoire et même de catéchisme. Et l'homme des cités modernes se meurt de solitude. Ne serait-ce pas que Dieu nous fait signe aussi par les stigmates de son absence ? Car faire l'économie du mystère d'iniquité (cf. 2 Th 2, 7) c'est se priver du mystère de la Bonté (cf. 1 Tm 3, 16).

A ce point de mes réflexions, il y a eu cette mendicante. Laideur sordide affalée sur les marches, délaissement émouvant dans la foule indifférente. Et son regard où je lis comme une beauté, l'infinie dignité du malheur humain. A entendre son « merci, mon Père », la musique de Péguy est montée du fond de moi, comme une incantation pour bercer la misère des fils d'Eve :

*O Mère ensevelie hors du premier jardin,  
Vous n'avez plus connu ce climat de la grâce...*

Couvent Saint-Thomas-d'Aquin – 53340 Chéméré-le-Roi

Sur un monde où rien n'a de sens, parce que tout est à vendre, où *nos adorations ne se courbent jamais que devant le veau d'or*, la belle épopée fait descendre l'apaisement. Sur le fond de cette cacophonie où personne ne communique avec son voisin, voici le chant où *l'arbre de la grâce et l'arbre de nature / se sont liés tous deux de nœuds si fraternels*. A contre-pente d'une "ouverture au monde" qui dissout le christianisme dans la modernité, Péguy est monté du monde moderne vers la grâce chrétienne.

A la fin du grand poème (1), on reste abasourdi. La sobriété des moyens et l'ampleur de l'effet en font un chef-d'œuvre classique. Le graphisme stylisé du dessin obtient – sans mutiler les êtres – l'effet que rêvaient les surréalistes. Voyez dans le Paradis les animaux *nouant et dénouant leur course fraternelle*, cela vaut un traité de théologie sur l'innocence originelle. Voyez la grande série des *vous n'avez plus connu* qui peint la poignante nostalgie de l'harmonie primitive. Voyez la description du bœuf et de l'âne. Il y a là toute l'amitié de la création, et il y a aussi en filigrane tous les travers humains :

*Et ces deux gros joufflus et ces protonotaires  
Regardaient sommeiller le plus beau roi du monde (...)  
Et ces deux pleins de paille et ces deux présidents  
D'un mufle gracieux pesaient le roi mon frère.*

Même quand il parle de la souffrance ou de la mort, Péguy est sain. Même quand il souligne le drame du péché et de la damnation, son regard est bonhomme. Il dit la vérité de l'homme, mais avec amour et respect. Il ne camoufle pas sa malice, *et cet arrière-goût pour le péché mortel*. Du fond de sa misère, il lui fait appeler le salut apporté par le Christ, *et le sang qui devait un jour sur le calvaire / tomber comme une ardente et tragique rosée*.

Oui, dans le métro, au travail, en famille, nous avons besoin de vivre du « primat de la grâce » (2). Le christianisme, c'est d'abord *l'immense avènement*. C'est une advenue gratuite et gracieuse. C'est le Rédempteur qui vient : nous ne pouvons évacuer sa Croix, ni réduire son beau Royaume au triste temporel. La charité divine qu'il nous offre transcende toutes les richesses du monde. Quel heureux sort, que soit donné aux pauvres ce qui ne peut être manipulé par personne !

Demandons à Péguy de faire renaître notre regard à l'admiration. N'est-elle pas cruellement absente chez l'individu moderne, qui vit dans le lourd climat du soupçon et de la haine ? Pour Sartre l'être est visqueux. Pour Péguy l'être est beau. Il s'émerveille devant toute la création, *et la vasque et la source et la haute terrasse, et le premier soleil sur le premier jardin*.

Après le péché qui ne vient que de nous, toute l'histoire est une belle geste de grâce. La peine de la mendicante, elle aussi, s'éclaire au Visage de l'Amour qui nous jugera tous.

*Avons-nous déroulé le manteau de nos peines  
Plus épais, plus profond qu'un écheveau d'amour.  
Avons-nous délivré du réseau de nos haines  
Les pieds immaculés du roi du dernier jour.*

fr. Louis-Marie de Blignièrès, prieur.

1. *Eve*. Les Editions Sainte-Madeleine (84330 Le Barroux) viennent de l'éditer sous forme d'une précieuse Anthologie.
2. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Tertio millennio adveniente*, n. 38.